

comme l'achèvement de ces travaux se faisait trop attendre, Pestalozzi ouvrit une école provisoire, avec sept ou huit élèves, dans un petit appartement ayant vue sur la rue du Four et faisant partie de la maison qui porte aujourd'hui le numéro 51, à la rue du Milieu.

Pestalozzi avait laissé à Munchenbuchsee environ soixante-dix élèves avec Tobler, de Muralt, Schmid, de Turck¹, Steiner et quelques sous-maîtres. La direction pédagogique avait été confiée à Tobler, homme parfaitement capable sous tous les rapports. Mais Fellenberg, quoiqu'il ne fût chargé que de la partie économique, ne tarda pas à y exercer en toute chose une influence prépondérante.

Pour faire comprendre le changement que cette influence apporta dans l'institut, nous ne pouvons mieux faire que de citer les mémoires de Ramsauer :

« A Munchenbuchsee je me trouvai malheureux pour la première fois de ma vie ; je restai garçon de table et sous-maître ; mais je n'avais personne qui fit du bien à mon cœur ; il nous manquait surtout cet amour et cette chaleur qui à Berthoud vivifiaient toutes choses et nous rendaient tous si heureux. Chez Pestalozzi c'était le cœur qui dominait ; chez Fellenberg c'était l'intelligence...

» Cependant Munchenbuchsee avait aussi du bon ; il y régnait plus d'ordre et l'on y apprenait davantage qu'à Berthoud...

» A ma grande joie, dès le mois de février 1805, Pestalozzi me rappela auprès de lui à Yverdon, où je retrouvai un cœur de père et mes chers maîtres Krusi et Buss. Quelques mois plus tard, tout l'institut avait rejoint Pestalozzi au château d'Yverdon. »

¹ M. de Turck, conseiller de justice d'Oldenburg, avait été envoyé par le grand-duc à Berthoud ; il publia les *Lettres de Munchenbuchsee*, l'un des premiers ouvrages qui exposèrent la méthode de Pestalozzi, et l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la faire connaître en Allemagne. Plus tard il ouvrit à Yverdon un pensionnat dont les élèves suivaient comme externes les leçons de l'institut Pestalozzi.

CHAPITRE XII

Les livres et la méthode de Pestalozzi à Berthoud.

Comment Gertrude instruit ses enfants ; Guide pour enseigner à épeler et à lire ; le Livre des mères ; enseignement élémentaire sur les nombres et sur les formes ; le maître d'école naturel.

Dès les débuts de l'institut de Berthoud, Pestalozzi voulut faire connaître au public d'une manière complète, et l'œuvre de sa vie, et la doctrine qu'il cherchait à mettre en pratique ; il publia le livre intitulé : *Comment Gertrude instruit ses enfants, essai pour montrer aux mères comment elles peuvent instruire elles-mêmes leurs enfants.*

Voici le jugement porté sur cet ouvrage par Morf, l'auteur de la meilleure biographie de Pestalozzi, et l'un des hommes qui ont le mieux étudié et compris son œuvre et ses idées :

« C'est bien le plus important et le plus profondément pensé de tous ses écrits pédagogiques. Ce n'est pas seulement pour le temps où il a paru que son importance était immense, elle le sera pour toujours. Son génie s'y exprime purement et à sa manière ; il ne subit encore l'influence de personne. Il nous donne la plus fidèle image de ce noble cœur : ce sont ses pensées exprimées par ses propres paroles. On est transporté d'admiration

en voyant la plénitude de ses intuitions, je voudrais dire des révélations que la Providence l'avait destiné à nous apporter. On lit cet ouvrage du commencement à la fin avec une attention toujours excitée et un vif intérêt, bien que çà et là des objections puissent être soulevées, non point contre les principes et les lois, mais seulement contre certains procédés; encore est-on obligé de reconnaître avec gratitude que si maintenant, sur certains points, l'expérience nous a valu quelque chose de mieux, ce perfectionnement n'a été trouvé qu'en suivant la voie tracée par Pestalozzi. Ce livre est et restera la pierre fondamentale pour l'instruction du peuple; mais les trésors qu'il recèle sont bien loin d'avoir tous été mis en œuvre pour la pratique, et l'on ne peut assez engager à y recourir sans cesse tous ceux qui s'occupent d'éducation et d'enseignement. »

Nous devons cependant ajouter que ce livre a les défauts ordinaires à la plupart des écrits du même auteur. L'abondance, la richesse des idées, les entraînements du cœur et de l'imagination, nuisent à l'ordre de l'exposition et à la proportion de ses parties. Les digressions abondent, les répétitions sont innombrables, mais quand une même idée reparaît, c'est toujours sous un nouveau jour.

Un résumé analytique de cet ouvrage n'en donnerait point une idée juste; nous préférons le parcourir rapidement avec nos lecteurs, en nous arrêtant aux principes essentiels, et en traduisant les passages les plus caractéristiques.

Le livre se compose de quinze lettres adressées à Gessner; la *première* retrace brièvement la vie de l'auteur, ses travaux et ses essais pour le relèvement du peuple; elle commence ainsi:

« Mon cher Gessner, tu dis qu'il est temps que je m'explique publiquement sur mes idées relatives à l'enseignement du peuple; eh bien, je veux le faire; et dans

une suite de lettres, j'exposerai mes vues aussi clairement qu'il me sera possible.

» J'ai vu l'enseignement populaire devant mes yeux comme un marais incommensurable; je me suis enfoncé dans sa fange et je l'ai parcouru péniblement en y mettant toutes mes forces, jusqu'à ce que enfin j'aie reconnu les sources de ses eaux, la cause de leur état croupissant, et les moyens par lesquels il serait possible d'assainir ce terrain.

» Je veux maintenant te conduire toi-même un moment dans ce labyrinthe, dont je suis enfin sorti, plutôt par le hasard que par mon talent. »

Après avoir décrit la misère intellectuelle que l'école de son temps entretenait parmi le peuple, après avoir raconté les essais toujours malheureux par lesquels il avait cherché à y porter remède, Pestalozzi essaie de caractériser l'œuvre qu'il a entreprise en disant:

« Ah! que je me trouverai bien dans mon tombeau, si je puis réussir, dans l'enseignement populaire, à réunir la nature et l'art, autant qu'ils y sont séparés maintenant; ce qui me révolte c'est que, non seulement ils y sont séparés, mais, par la méchanceté de l'homme, ils y sont mis en opposition jusqu'à une absolue incompatibilité. »

La *seconde* et la *troisième lettre* racontent la réunion de Krusi, Tobler et Buss avec Pestalozzi, et l'heureux concours que ces hommes lui ont apporté pour le sauver, lui et son œuvre.

La *quatrième*, la *cinquième* et la *sixième* exposent les principes généraux de la *méthode*.

Dans la *quatrième lettre*, il cherche à formuler les lois de l'instruction.

Dans la *cinquième*, il commence par déclarer que ces lois ne le satisfont point, parce qu'il ne sait pas les exprimer dans leur essence, dans leur généralité; il continue alors à rechercher les sources naturelles des connaissances humaines.

Dans la *sixième lettre*, Pestalozzi dit qu'il se donne beaucoup de peine pour expliquer ses vues, et qu'il y réussit mal, parce que depuis vingt ans il a perdu le pouvoir de philosopher, c'est-à-dire de donner à ses idées une expression philosophique. Il observe que depuis des siècles on emploie l'écriture, la lecture et le calcul comme les éléments de l'instruction, tandis qu'ils n'en sont pas réellement les éléments simples et premiers. En recherchant ceux-ci, il a trouvé le son (langage), le nombre et la forme. A toute nouvelle apparition, on demande : Qu'est-ce? (le nom), combien d'objets? (le nombre), quelle apparence? (la forme). En ramenant ainsi l'instruction à ses vrais éléments, on met l'art en harmonie avec la nature, car on fait sortir le savoir des premières manifestations par lesquelles la nature agit sur l'homme.

La *septième lettre* est consacrée à l'enseignement élémentaire du langage, mais les procédés qui y sont décrits ont été plus tard abandonnés ou profondément modifiés par Pestalozzi.

La *huitième* expose l'enseignement élémentaire de *l'intuition des formes*, par laquelle l'enfant doit apprendre à *mesurer*, à *dessiner* et à *écrire*.

Il doit d'abord être exercé à bien voir, à bien apprécier les formes d'après leurs éléments les plus simples; la ligne droite dans ses différentes positions, les angles, etc., et à mesurer de l'œil les distances et les inclinaisons; alors seulement il peut dessiner avec succès, c'est-à-dire copier sur son ardoise les lignes, les figures, et les angles d'abord très simples, qui lui sont présentés.

Ces premiers exercices de dessin linéaire, en formant son coup d'œil et sa main, le préparent à l'écriture. Il écrit d'abord sur l'ardoise, en commençant par les lettres les plus faciles et par les mots qui n'en renferment pas d'autres, mais bientôt il peut se servir de la plume et du papier.

Dans ses exercices de dessin, Pestalozzi fait un grand usage du carré, qui lui offre d'importants avantages :

D'abord, pour le dessin proprement dit, il sert en quelque sorte de noyau ou de cadre à une infinité de figures régulières, de la forme rayonnée, que les élèves peuvent inventer, varier et orner selon leur goût.

Puis, pour l'art de mesurer, et comme préparation à la géométrie, divisé en petits carrés ou en rectangles, il fournit une introduction intuitive au calcul des surfaces.

Enfin cette division du carré donne lieu au tableau des fractions de fractions, à l'aide duquel les élèves acquièrent une grande facilité à calculer de tête sur des nombres fractionnaires.

Pestalozzi parle ensuite des livres élémentaires qu'il projette : *l'A b c de l'intuition* et le *Livre des mères*; il espère que ces livres donneront aux mères les moyens d'instruire elles-mêmes leurs enfants.

Il est à remarquer que les exercices de l'intuition des formes, tels qu'ils sont exposés dans cette lettre, ont été modifiés plus tard par Pestalozzi, d'après les progrès d'une expérience qui n'en était encore qu'à ses commencements.

La *neuvième lettre* traite de l'enseignement élémentaire du calcul, *intuition des nombres*. L'auteur commence par remarquer que l'étude du langage et celle de la forme sont obligées d'employer des moyens et des notions étrangères à leur but spécial, et entre autres le témoignage des sens, qui est sujet à l'erreur; tandis que le calcul n'a besoin d'aucun auxiliaire, et fournit toujours des résultats exactement vrais. D'autres sciences ne sont exactes que parce qu'on leur applique le calcul. Voilà pourquoi cet objet d'enseignement est d'une importance majeure, soit pour le développement de l'intelligence, soit pour son utilité pratique.

Pestalozzi observe ensuite que tout le calcul consiste à composer ou à décomposer les nombres par des procédés destinés à abrégier l'emploi répété de la formule : *un et un font deux* et si de deux on ôte un, il reste un. Mais ces abréviations, qui constituent tout l'enseignement de l'école, ont l'inconvénient de devenir une pure affaire de mémoire, et de faire évanouir l'idée intuitive des nombres. Ainsi nous pouvons avoir appris par cœur : *quatre et trois font sept*, et partir de là comme d'un résultat acquis ; mais ce résultat n'est point à nous ; nous l'avons reçu de confiance, et il est fort possible que nous ne sachions pas ce qu'est le nombre *sept*. Sans les exercices intuitifs l'enfant ne connaît pas les nombres ; il n'en connaît que les noms, qui longtemps encore peuvent rester pour lui des mots vides de sens.

Pour ces exercices, Pestalozzi emploie d'abord son *tableau des unités*, dans lequel chaque unité est représentée par un trait, et où l'enfant peut faire en quelque sorte par la vue toutes les opérations d'addition, de soustraction, de multiplication et de division des nombres jusqu'à cent. Plus tard, quand il opère de tête, il a une idée juste et précise des nombres, parce qu'il se les représente toujours comme des collections de traits, parce qu'il les voit eux-mêmes et non pas seulement les chiffres de convention par lesquels nous les représentons.

Vient ensuite le *tableau des fractions*, composé de carrés dont les uns sont entiers, les autres divisés horizontalement en deux, trois et jusqu'à dix parties égales. L'enfant y apprend intuitivement à compter ces parties de l'unité, à en composer des entiers, etc.

On passe enfin au *tableau des fractions de fractions*, dans lequel les carrés, outre leur division horizontale, en ont une autre verticale en deux, trois, et jusqu'à dix parties égales. On parvient ainsi jusqu'aux centièmes, et l'on voit avec évidence ce qu'il faut faire

pour réduire deux fractions au même dénominateur.

Dans tous ces exercices intuitifs sur les nombres, ce sont l'attention, l'observation et le jugement de l'enfant qui sont en jeu, et qui lui font trouver et dire ce qu'il doit apprendre, d'après les indications du maître. Ce serait une grande erreur de ne voir là qu'un exercice de mémoire.

Cette partie de la méthode a encore été étendue et perfectionnée par Pestalozzi, depuis la rédaction du livre qui nous occupe.

La *dixième lettre* traite de l'intuition ; c'est ainsi que Pestalozzi appelle la perception directe et expérimentale, soit dans le domaine physique, soit dans le domaine moral ; les idées intuitives sont celles qui résultent immédiatement de ces perceptions. Toutes les descriptions, les explications et les définitions restent sans effet sur l'esprit de l'enfant, si elles ne s'y appuient sur des idées intuitives déjà acquises. Cela posé, nous pouvons en peu de lignes donner un résumé de cette lettre :

L'intuition est la seule base de l'instruction, et depuis longtemps elle est complètement négligée dans l'enseignement. Après l'invention de l'imprimerie, on s'est singulièrement exagéré le rôle et le pouvoir du livre ; on a confondu le livre avec le savoir, les mots avec les idées. Pour l'instruction on n'a pas vu, on n'a pas employé autre chose que le livre. En apprenant à l'enfant à lire, c'est-à-dire à prononcer le son articulé des divers assemblages de lettres, on a cru lui ouvrir la porte de tout savoir. Ainsi l'on n'a fait que des hommes de livres, des hommes de mots, des hommes de *lettres* dans l'acception la plus restreinte et la plus matérielle du mot ; et l'on a créé ce parlage sans fin et sans raison, par lequel on se trompe et l'on s'étourdit sous un déluge de mots qui, dans les esprits, ne correspondent à aucune idée précise.

Il en a été de même pour le développement moral et religieux. Après la réformation, on a porté la manie de dogmatiser jusque dans l'instruction des petits enfants, pour les dresser d'avance à la controverse. Au lieu d'exciter et d'exercer dans leur cœur des sentiments de foi, de piété et de vertu, on a voulu tout d'abord leur faire apprendre par cœur un catéchisme, c'est-à-dire un ensemble de doctrines abstraites qui ne peuvent encore parvenir ni à leur esprit ni à leur cœur. Ici encore on ne leur apprend que des mots.

C'est ainsi que depuis longtemps l'école a abandonné la nature, l'observation directe, l'impression immédiate des choses et de la vie, la vertu pratique et individuelle.

Voici comment Pestalozzi termine cette lettre; nous traduisons textuellement:

« L'Europe, avec son système d'enseignement populaire, devait nécessairement tomber dans l'erreur, ou plutôt dans l'égarement qui la perd. D'un côté elle s'est élevée à une hauteur immense dans les sciences et les arts; de l'autre elle a perdu toute base d'une culture naturelle pour l'ensemble de la population. Aucune partie du monde ne s'était encore élevée aussi haut; aucune non plus n'est tombée si bas. Notre continent ressemble au colosse du prophète: sa tête d'or touche aux nuages; mais l'instruction populaire, qui devrait porter cette tête, est semblable aux pieds d'argile de la statue....

» En Europe, la culture du peuple a fini par devenir un vain bavardage, aussi funeste à la vraie foi qu'au véritable savoir; une sorte d'instruction purement de mots, et qui tient un peu du rêve, instruction toute d'apparence, qui ne peut absolument pas nous donner la tranquille sagesse de la foi et de l'amour, mais qui au contraire conduit à l'incrédulité et à la superstition, à l'égoïsme et à l'endurcissement. En tout cas, il est incontestable que la manie des mots et des livres, qui a tout absorbé dans notre éducation populaire, nous a conduits

à ce point, qu'il est impossible que nous restions plus longtemps comme nous sommes....

» Tout me confirme dans mon opinion, que le seul moyen de nous préserver d'un aplatissement civique, moral et religieux, est d'abandonner la superficialité, le morcellement et les erreurs de notre instruction populaire, pour reconnaître que l'intuition est le vrai fondement de toute connaissance. »

La *onzième lettre* continue à parler de l'intuition. Pestalozzi observe que c'est le moyen qu'une mère emploie pour son nourrisson, inspirée qu'elle est par son instinct et par son cœur; elle lui montre la nature; elle le rapproche des objets trop éloignés; elle lui apporte ceux dont l'éclat attire ses regards. Elle le fait pour calmer l'enfant, pour le distraire; elle ne songe point encore à l'instruire, et cependant elle lui donne ainsi les premiers et les plus indispensables éléments de l'instruction. Pourquoi l'art de l'enseignement ne vient-il pas rattacher ses procédés à des commencements si simples et si précieux? La mère appenzeloise suspend un oiseau en papier colorié au dessus du berceau de son enfant; c'est l'objet de ses premiers regards, de ses premiers gestes, de ses premiers jeux; elle nous ouvre une voie que nous devrions poursuivre. Le premier cours du *Livre des mères* (il n'était pas encore écrit) sera destiné à cette continuation, par l'intuition de la forme, du nombre et du mot. Le mot mal compris gâte la suite du développement de l'enfant, car il porte le trouble dans l'emploi des forces de son esprit. On peut voir les conséquences de ce défaut chez un très grand nombre de nos contemporains.

« La marche de la nature pour le développement du genre humain est invariable. A ce point de vue, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir deux bonnes méthodes d'enseignement; il n'y en a qu'une seule de bonne, et c'est celle qui est complètement fondée sur les lois éternelles

de la nature ; mais il y en a une infinité de mauvaises, et elles sont mauvaises en proportion de leur éloignement des lois de la nature. Je sais bien que je ne suis pas, non plus qu'aucun autre homme, en possession de cette seule bonne méthode, et que tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous en rapprocher. »

Plus loin, après avoir dit qu'il faut exercer l'enfant à bien voir, à décrire ce qu'il voit, et que les définitions ne doivent venir qu'en dernier lieu, Pestalozzi ajoute : « Les définitions prématurées donnent une sagesse semblable au champignon, qui croît rapidement par la pluie, et qui se détruit à la première ardeur du soleil. »

Il faut que l'enfant apprenne les premiers éléments d'une manière complète et parfaite.

« Un germe incomplet reste vicié dans son développement, et celui-ci ne peut pas amener ses diverses parties à une complète maturité. C'est aussi vrai des produits de l'esprit que de ceux d'un jardin.

» L'empire des sens doit être subordonné à la destination essentielle de notre nature, c'est-à-dire à la loi morale et spirituelle... Ce n'est que par sa vie intérieure et spirituelle, que l'homme prend possession de lui-même, de la liberté et du contentement... L'éducation de notre race doit donc être enlevée à la nature sensuelle, qui est aveugle et qui conduit à la mort : elle doit être remise à la nature morale et spirituelle et à sa vérité divine et éternelle. »

Dans la *douzième lettre*, Pestalozzi commence par rappeler qu'il a dit, vingt ans auparavant dans la préface de *Léonard et Gertrude* :

« Je ne prends aucune part aux querelles des hommes sur leurs opinions ; mais ce qui les rend pieux, honnêtes, fidèles et doux, ce qui peut apporter l'amour de Dieu et du prochain dans leur cœur, le bonheur et la bénédiction

dans leurs maisons, cela, je pense, est hors de contestation, et a été mis dans nos cœurs à tous. »

Puis il fait remarquer que son œuvre éducative est encore et demeure indépendante des opinions qui divisent les hommes. Ainsi, sa méthode est salutaire aux peuples, quelles que soient et leur confession religieuse et la forme de leur gouvernement. On comprend dès lors pourquoi, sous le rapport religieux, il se tient éloigné de tout dogmatisme. Cependant, dans tout ce qu'il fait, il s'appuie sur la providence de Dieu, souvent même, mais avec moins de précision, sur la rédemption par Jésus-Christ. Il croyait donc ces deux points *hors de contestation*, du moins pour la portion de l'humanité à laquelle il s'adressait. Aujourd'hui l'illusion ne serait plus possible. Que ferait-il alors ? Croirait-il pouvoir se passer de Dieu dans l'éducation ? Nous ne le pensons pas. Pour l'instruction proprement dite, il est vrai, sa méthode est indépendante de toute notion religieuse ; mais, dans l'école comme dans la famille, il est impossible de diriger, même l'instruction, sans le concours de la volonté de l'enfant, et la volonté ne se forme que par le développement moral. Aussi l'éducation morale est-elle intimement liée à toute l'œuvre du maître comme partie intégrante et nécessaire d'un organisme indivisible. Or Pestalozzi fait procéder le développement moral de l'influence d'une mère pieuse qui prie avec son enfant.

Plus loin, Pestalozzi se défend de la prétention de savoir tout ce qu'il faut faire en éducation ; il déclare qu'en cherchant à secourir le peuple il n'a trouvé que quelques principes, et il déplore son incapacité à les bien formuler et à les bien appliquer.

« Ainsi, dit-il, quand j'affirme positivement que toutes les forces de l'homme proviennent d'un organisme, je ne dis point que je connaisse dans toute leur étendue et cet or-

ganisme et ses lois ; et quand je dis que dans l'enseignement il faut suivre une marche rationnelle, je ne prétends ni connaître, ni avoir pratiqué cette marche dans toutes ses parties.

Pestalozzi dit ensuite qu'il a usé sa vie en voulant faire du bien au peuple, mais qu'il n'a jamais réussi à faire ce bien. Il reconnaît que c'est par sa propre faute ; il se repent amèrement, il tombe dans une profonde tristesse et il finit ainsi :

« J'ai tout perdu, et je me suis perdu moi-même ; et cependant, ô Dieu ! tu as conservé en moi le désir de ma vie, tu n'as point effacé de devant mes yeux le but qui a causé mes douleurs, comme tu as dérobé le but de la vie à tant de milliers d'hommes qui avaient gâté leur propre voie. Tu m'as conservé mon œuvre malgré mes égarements ; tandis que je descendais sans espérance vers ma tombe, tu m'as fait voir comme une aurore du soir pour adoucir le malheur de ma vie. Seigneur ! je ne suis pas digne de la compassion et de la fidélité que tu m'as témoignées. Toi seul, tu as eu pitié du ver mutilé ; tu n'as pas brisé le roseau froissé, tu n'as pas éteint le lumignon qui fumait encore, tu n'as pas détourné ta face jusqu'à ma mort de cette offrande que dès mon enfance j'ai voulu apporter aux déshérités de ce monde, et que jamais je n'ai pu leur apporter. »

La *treizième lettre* commence par un digression sur les abus du langage. Lorsque, dès le commencement, il est l'expression spontanée et fidèle de la pensée, il est en même temps son principal moyen de développement, il lui donne de la force et de la précision. Mais lorsque, dès l'enfance, il n'est que la répétition ou l'imitation du langage d'autrui ; lorsque les mots qu'il emploie expriment des idées encore étrangères à celui qui les prononce, alors il laisse la pensée inerte, il la paralyse, il l'éteint. Voilà la cause de ce langage inutile et vide qui remplit le monde.

Pestalozzi revient ensuite à la réforme de l'éducation élémentaire, et signale un nouveau besoin auquel elle devrait satisfaire.

Les connaissances ne sont pas tout, il faut le savoir-faire, l'habileté (die Fertigkeiten). Le pouvoir pratique exige aussi une suite graduée d'exercices des sens et des membres, commençant à ce qu'il y a de plus simple et de plus facile. Le développement du savoir-faire repose sur ces mêmes lois organiques qui règlent l'acquisition des connaissances.

L'organisme de la nature, qu'on observe dans la plante et dans l'animal se retrouve encore le même dans l'homme ; il y règne avec les mêmes lois, sur sa nature physique, sur sa nature morale, et sur le développement de son savoir-faire.

L'humanité dans son plus grand abaissement, ne perd jamais le sentiment du besoin de développer son savoir-faire pour les nécessités de la vie.

Comme il faut un A b c de l'intuition, ainsi faut-il un A b c de la pratique.

De même qu'on gâte le savoir et l'intelligence en mettant les définitions avant les intuitions sensibles, de même on gâte le cœur et la conscience en parlant de foi et de vertu à l'enfant qui n'a encore perçu aucune intuition morale de vertu et de foi.

La *quatorzième lettre* et la *quinzième* qui terminent l'ouvrage sont consacrées au développement moral et religieux. Ici nous laisserons parler Pestalozzi :

« Je ne veux pas achever ces lettres sans aborder une question qui est comme la clef de voûte de tout mon système. Comment l'adoration de Dieu dépend-elle des principes que j'ai reconnus vrais pour le développement général de l'humanité ?

» Je cherche encore ici la solution de ma question en moi-même, et je me demande : Comment l'idée de Dieu germe-t-elle dans mon âme ? D'où vient que je crois en

Dieu, que je me jette dans ses bras, et que je me trouve heureux quand je l'aime, quand je me confie en lui, quand je le remercie et quand je lui obéis ?

» Alors, je vois bientôt que les sentiments d'amour, de confiance, de gratitude et d'obéissance doivent être éclos dans mon cœur pour que je puisse les appliquer à Dieu. Il faut que j'aime les hommes, que je les remercie, que je me fie à eux et que je leur obéisse, avant que je puisse m'élever à aimer Dieu, à le remercier, à me confier en lui, et à lui obéir. « Car celui qui n'aime pas » son frère qu'il voit, comment aimera-t-il le Père qui est » au ciel et qu'il ne voit pas ? »

» Maintenant, je me demande : Comment est-ce que j'en viens à aimer les hommes, à me confier en eux, à les remercier et à leur obéir ? Comment ces sentiments prennent-ils naissance dans mon cœur ? Et je trouve que c'est principalement par les rapports qui existent entre la mère et son enfant au berceau.

» La mère doit soigner son enfant, le nourrir, le mettre en sûreté, le réjouir. Elle ne peut faire autrement, elle y est poussée par toutes les forces de son instinct. Aussi elle pourvoit à tous ses besoins, elle supplée en tout à son impuissance ; l'enfant est soigné, il est réjoui, le germe de l'amour est éclos en lui.

» Maintenant paraît devant ses yeux un objet qu'il n'a pas encore vu ; l'enfant est étonné ; il a peur, il crie ; la mère le serre contre son sein, elle joue avec lui, elle le distrait ; alors ses pleurs cessent, mais ses yeux restent longtemps humides. L'objet étranger reparait ; la mère reprend l'enfant dans ses bras protecteurs et lui sourit. Cette fois, l'enfant ne pleure pas, il répond au sourire de sa mère en souriant lui-même ; le germe de la confiance est éclos en lui.

» La mère accourt au berceau pour chaque besoin ; elle est là à l'heure de la faim, au moment de la soif, elle désaltère ; quand l'enfant entend ses pas, il se calme ; quand il la voit, il étend la main vers elle, il attache ses regards sur son sein ; il est rassasié ; sa mère et le rassasiement, c'est tout un pour lui ; il est reconnaissant.

» Les germes de l'amour, de la confiance et de la re-

connaissance se développent bientôt. L'enfant connaît le pas de sa mère ; il sourit à son ombre ; ce qui ressemble à sa mère, il l'aime aussi : une créature qui a la même apparence que sa mère est pour lui une bonne créature. Il sourit à la ressemblance de sa mère, il sourit à l'humanité. Celui que sa mère aime, il l'aime aussi ; celui que sa mère embrasse, il l'embrace aussi. Le germe de l'amour des hommes, de l'amour fraternel, est aussi éclos en lui.

» L'obéissance, à son origine, est opposée aux premiers penchants naturels ; elle ne procéderait pas d'eux spontanément ; et cependant c'est sur eux que s'appuie l'art de l'éducateur pour la faire éclore....

» L'enfant crie, avant de savoir attendre ; il est impatient, avant de savoir obéir. La patience paraît avant l'obéissance, et elle est nécessaire à l'enfant pour qu'il puisse obéir. Les premières manifestations de l'obéissance ont un caractère purement passif, et proviennent principalement du sentiment de la dure nécessité. Mais ce sentiment aussi se développe sous l'influence de la mère. Il faut que l'enfant attende qu'elle lui donne le sein, qu'elle le prenne dans ses bras. Ce n'est que beaucoup plus tard que se forme en lui l'obéissance active, et bien plus tard encore la conscience intime qu'il lui est bon d'obéir à sa mère.

» La nature se montre inflexible contre la colère de l'enfant ; celui-ci frappe sur le bois et sur la pierre, mais la nature reste inflexible et l'enfant ne frappe plus le bois et la pierre. Maintenant c'est la mère qui reste inflexible contre ses désirs désordonnés ; il tempête et il crie ; elle reste toujours inflexible ; il ne crie plus, et il s'accoutume à subordonner sa volonté à celle de sa mère. Les premiers germes de la patience et de l'obéissance sont éclos en lui.

» L'obéissance, la gratitude, la confiance et l'amour réunis, font éclore les premiers germes de la conscience, c'est-à-dire, un premier sentiment, très faible encore, qu'il n'est pas bien à l'enfant de se fâcher contre la mère qui l'aime, que sa mère n'est pas dans le monde uniquement pour lui, que tout n'est pas pour lui dans le monde,